CHAPITRE XXVI

A une semblable demande, don Abbondio qui, tant bien que mal, s'était efforcé de répondre quelque chose à des questions moins précises, demeura interdit et sans articuler une parole. Et, à vrai dire, nous-même, avec ce manuscrit sous les yeux, avec une plume à la main, n'ayant d'autre souci que de nous escrimer à faire des phrases, ni d'autre crainte que celle de la critique de nos lecteurs, nous-même, dis-je, nous éprouvons une certaine répugnance à poursuivre. Nous trouvons, en effet, quelque chose d'exorbitant dans cet étalage à si peu de frais de tant de beaux préceptes de courage et de charité, d'infatigable sollicitude pour les autres, d'abnégation illimitée de soi-même. Mais, d'autre part, en songeant que ces choses étaient dites par un homme qui savait aussi les mettre en pratique, nous continuons résolûment notre récit,

Vous ne répondez pas? reprit le cardinal. Ah! si vous aviez fait, de votre côté, ce que la charité, ce que le devoir exigeaient, de quelque manière ensuite que les choses eussent tourné, vous auriez maintenant quelque chose à répondre. Voyez donc vous-même ce que vous avez fait. Vous avez obéi à l'iniquité sans vous soucier de ce que vous prescrivait le devoir ; et vous lui avez obéi fidèlement, ponctuellement. Elle ne s'était montrée qu'à vous, qu'à vous seul,

pour vous signifier son désir; mais elle voulait rester ignorée de ceux qui auraient pu s'en mettre à l'abri et se tenir sur leurs gardes : elle ne voulait pas qu'on donnât l'alarme, elle voulait le secret pour mûrir à son aise ses desseins d'embûches ou de violence; elle vous a intimé l'ordre de transgresser votre devoir et de vous taire, et vous avez transgressé votre devoir et vous vous êtes tu. Je vais maintenant vous demander si vous n'avez pas fait pis encore : vous allez me dire s'il est vrai que vous ayez coloré votre refus de prétextes mensongers pour n'en pas révéler la véritable cause. » Et il s'arrêta quelque temps, toujours en attendant une réponse.

« Elles lui ont rapporté aussi cela, les bavardes! pensait don Abbondio : mais, en paroles, il ne donnait aucun signe d'avoir rien à dire. C'est pourquoi le cardinal poursuivit :

— S'il est donc vrai que vous ayez dit à ces pauvres enfants ce qui n'était pas, pour les tenir dans l'ignorance, dans l'obscurité où l'iniquité les voulait... Je suis donc forcé de le croire ; il ne me reste donc qu'à en rougir avec vous et à espérer que vous en pleurerez avec moi. Voyez à quoi vous a conduit (Dieu de miséricorde! et pourtant naguère vous l'alléguiez comme une justification !) cette sollicitude pour la vie terrestre. Elle vous a conduit... réfutez librement ces paroles si elles vous semblent injustes ; prenez-les en humiliation salutaire si elles ne le sont point... elle vous a conduit à tromper les faibles, à mentir à vos enfants.

— Et voilà comment vont les choses, se disait encore don Abbondio : à ce suppôt de Satan (et il pensait à l'Innommé) on lui jette les bras autour du cou : et, à moi, pour un pauvre petit mensonge, dit sans autre intention que de sauver ma peau, on n'a pas assez de reproches à me jeter à la tête. Mais ce sont des supérieurs; et les supérieurs ont toujours raison. C'est mon étoile, c'est ma destinée que tout le monde ait à me tomber dessus ; jusques aux saints ! — Puis il dit à haute voix : J'ai failli ; je comprends que j'ai failli; mais que pouvais-je faire dans une conjoncture aussi terrible?

— Vous le demandez encore? mais ne vous l'ai-je pas dit? Et devais-je avoir besoin de vous le dire? Aimer, mon fils ; aimer et prier. Alors vous auriez senti que l'iniquité peut bien effectivement avoir des menaces à faire, des coups

à donner, mais non des commandements; vous auriez uni selon la loi de Dieu ce que l'homme voulait séparer; vous auriez prêté à ces malheureux innocents le ministère qu'ils étaient en droit de requérir de vous ; Dieu aurait répondu des conséquences, parce que ses ordres eussent été exécutés; tandis que, ayant consenti à en exécuter d'autres, c'est vous qui êtes devenu responsable des conséquences; et de quelles conséquences!... Mais toutes les ressources humaines vous faisaient-elles donc défaut, aucune voie de salut ne vous était-elle donc ouverte, pour peu que vous eussiez voulu vous donner la peine de regarder autour de vous, d'y réfléchir, de chercher? Maintenant vous pouvez savoir que ces infortunés, dès qu'ils eussent été mariés, auraient songé eux-mêmes à se mettre en sûreté, étaient décidés à se soustraire par la fuite à la puissance de ce tyran, et avaient déjà arrêté le lieu de leur refuge. Mais, même sans cela, ne vous êtes-vous donc pas souvenu que pourtant vous aviez un supérieur? Et comment celui-ci pourrait-il jamais s'arroger cette autorité de vous réprimander pour avoir manqué à votre devoir, s'il ne lui incombait pas en même temps l'obligation de vous aider à le remplir? Pourquoi n'avez-vous pas songé à informer votre évêque d'une entrave qu'une infâme violence mettait à l'exercice de votre ministère ?

— Voilà bien les avis de Perpetua! pensait avec dépit don Abbondio; mais, au milieu de tous ces discours, ce qui était le plus vivement présent à son esprit, c'était l'image de ces bravi et la pensée que don Rodrigo était vivant et bien portant, et qu'un jour ou l'autre il reviendrait glorieux et triomphant, et enragé, par-dessus le marché. Et bien que cette dignité présente, cet aspect et ce langage le fissent rester confus et lui imprimassent une certaine crainte, cette crainte toutefois ne le subjuguait pas entièrement, ni n'empêchait sa pensée de regimber, parce que cette pensée savait bien qu'en fin de compte, le cardinal n'employait ni mousquet ni épée ni bravi.

— Comment n'avez-vous pas pensé, poursuivit celui-ci, que, si aucun autre refuge n'avait été ouvert à ces innocents persécutés, j'étais là, moi, pour les accueillir, pour les mettre en lieu sûr, si vous me les aviez adressés, si vous aviez adressé ces infortunés sans appui à leur

évêque, comme chose lui appartenant, comme une partie précieuse, je ne dis pas de son fardeau, mais de ses richesses? Et, quant à vous, pouviez-vous douter de ma sollicitude? Oh! assurément, je n'aurais pris aucun repos que je n'eusse acquis la certitude qu'on ne toucherait pas à un seul de vos cheveux. Et vous avez pu penser que je n'aurais pas su trouver où ni comment mettre en sûreté votre vie? Mais cet homme, qui a été si audacieux, croyez-vous qu'il n'aurait rien rabattu de son outrecuidance quand il aurait su que ses machinations étaient connues hors d'ici, connues de moi, que je les surveillais et que j'étais déterminé à employer pour votre défense tous les moyens placés en mon pouvoir? Ne saviez-vous pas que, si l'homme promet trop souvent plus qu'il n'est en mesure de tenir, il menace aussi, bien souvent, plus qu'il n'ose mettre ensuite à exécution? Ne saviez-vous pas que l'iniquité ne se fonde pas seulement sur ses propres forces, mais bien aussi sur la crédulité et sur la frayeur d'autrui?

— Mot pour mot les raisonnements de Perpetua, pensait en ce moment encore don Abbondio, sans réfléchir que cette singulière concordance entre les avis de sa servante et ceux de Federigo Borromeo, jugeant l'un et l'autre de la même manière la conduite qu'il aurait pu et dû tenir, prouvait beaucoup contre lui.

— Mais vous, poursuivit en manière de conclusion le cardinal, vous n'avez vu, vous n'avez voulu voir que votre danger temporel; quoi d'étonnant qu'il vous ait semblé assez grave pour lui sacrifier toute autre considération?

— C'est parce que, moi, je les ai vus, ces visages, se laissa aller à répondre don Abbondio; je les ai entendues, moi, ces paroles. Votre Seigneurie Illustrissime en parle à son aise; mais il faudrait être à la place d'un pauvre prêtre et s'être trouvé dans une pareille situation. »

A peine eut-il proféré ces paroles qu'il s'en mordit la langue. Il s'aperçut qu'il s'était trop laissé vaincre par son dépit; et il dit à part soi : — Maintenant la grêle va tomber. — Mais, en levant timidement les yeux, il fut tout surpris de l'attitude de cet homme qu'il n'arrivait jamais à deviner ni à comprendre, et de le voir passer, de cette gravité imposante et sévère, à une gravité humble et rêveuse.

« Hélas ! dit Federigo. Telle est notre terrible et misérable condition. Nous devons exiger rigoureusement des autres ce que Dieu sait si nous-mêmes, nous serions prêts à donner : nous devons juger, corriger, reprendre, et Dieu sait ce que nous ferions dans le même cas, ce que nous avons fait dans des cas semblables ! Mais malheur à moi, malheur à nous tous, si je devais prendre ma faiblesse pour mesure du devoir d'autrui, pour règle de mon enseignement. Toutefois il est certain qu'avec la doctrine, je dois aussi donner l'exemple, et ne pas imiter le pharisien qui impose à autrui des fardeaux exorbitants qu'il ne veut pas lui-même seulement toucher du doigt. Eh bien ! mon fils, mon frère, comme les fautes de ceux qui commandent sont souvent mieux connues des autres que d'eux-mêmes, si vous avez connaissance que j'aie, par pusillanimité ou par tout autre motif, négligé quelqu'un de mes devoirs, dites-le moi sans ménagements, remontrez-le moi, afin que, là où a manqué l'exemple, vienne suppléer au moins la confession. Remontrez-moi librement mes faiblesses, et alors les paroles acquerront plus de valeur dans ma bouche parce que vous sentirez plus vivement qu'elles ne viennent pas de moi, mais de Celui qui peut vous donner, à vous comme à moi, la force nécessaire pour faire ce qu'elles prescrivent.

— Oh ! quel saint homme ! mais quel tracassier ! pensait don Abbondio : voilà maintenant qu'il se prend lui-même à partie ! pourvu qu'il fouille, qu'il remue, qu'il censure, qu'il épluche, il est tout prêt à se mettre lui-même sur la sellette ! — Il dit ensuite à haute voix : Oh ! Monseigneur ! vous plaisantez ! qui ne connaît la force d'âme, le zèle inébranlable de votre Seigneurie Illustrissime ? Et, en son cœur, il ajouta : — bien que trop !

— Je ne vous demandais pas une louange qui me fait trembler, dit Federigo, parce que Dieu connaît mes fautes, et ce que j'en connais moi-même suffit à me confondre. Mais j'aurais voulu, je voudrais que nous nous confondissions ensemble devant Dieu pour fortifier ensemble notre confiance en lui. Je voudrais, par amour pour vous, que vous pussiez sentir combien votre conduite a été, combien votre langage est opposé à la loi que pourtant vous prêchez, et d'après laquelle vous serez jugé.

— Tout retombe sur moi, dit don Abbondio ; mais ces personnes qui sont venues vous faire tous ces rapports se sont bien gardées de vous dire qu'elles se sont introduites en trahison chez moi pour me surprendre, et pour faire un mariage contre les règles.

— Elles me l'ont dit, mon fils ; mais ceci me navre, ceci me consterne, de voir que vous cherchiez encore à vous excuser, que vous songiez à vous disculper en accusant les autres ; et que vous les accusiez de ce qui devrait, au contraire, faire partie de votre confession. Qui donc les a mis, je ne dis pas dans la nécessité, mais dans la tentation de faire ce qu'ils ont fait ? Auraient-ils cherché cette voie irrégulière, si la voie légitime ne leur avait pas été fermée ? Auraient-ils songé à tendre un piége à leur pasteur, s'ils avaient été accueillis dans ses bras, aidés, conseillés par lui ? auraient-ils été amenés à le surprendre, s'il ne s'était pas tenu caché ? Et vous prétendez leur en faire un crime ? Et vous vous indignez de ce que, après tant d'adversités, que dis-je ? au milieu même de l'adversité, un cri de soulagement se soit échappé de leurs poitrines devant leur pasteur et le vôtre ? Que les réclamations de l'opprimé, les plaintes de l'affligé soient odieuses au monde, malheureusement cela est ainsi ; mais nous !... Et de quel avantage vous aurait été leur silence ? Auriez-vous trouvé quelque profit à ce que leur cause fût arrivée entière devant le tribunal de Dieu ? N'est-ce pas pour vous une nouvelle raison (et vous en avez déjà tant d'autres) d'aimer ces personnes qui vous ont fourni l'occasion d'entendre la voix sincère de votre pasteur, qui vous ont donné le moyen de mieux connaître et d'acquitter en partie la grande dette que vous avez contractée envers elles ? Ah ! si elles vous avaient provoqué, offensé, persécuté, je vous dirais (et devrais-je avoir besoin de vous le dire ?) de les aimer précisément à cause de cela. Aimez-les encore davantage parce qu'elles ont souffert, parce qu'elles souffrent, parce qu'elles sont des vôtres, parce qu'elles sont faibles, parce que vous avez besoin d'un pardon, et que, pour vous l'impétrer, leur prière, songez-y, peut être d'un très-grand poids. »

Don Abbondio gardait le silence, mais non plus ce silence maussade et impersuadé d'il y a un instant : il se taisait

comme quelqu'un qui a plus de choses à penser qu'à dire. Les paroles qu'il entendait étaient des conséquences inattendues, des applications nouvelles d'une doctrine pourtant ancienne dans son esprit et qu'il n'avait jamais songé à contester. Le mal des autres, que la peur du sien propre l'avait toujours empêché de prendre en considération, lui faisait en ce moment une impression toute nouvelle ; et, s'il ne ressentait pas tout le remords que le sermon avait en vue de produire (car cette même peur était toujours là à faire l'office d'avocat défenseur), il en ressentait toutefois ; il éprouvait un certain mécontentement de lui-même, une certaine compassion pour les autres, un mélange de tendresse et de confusion. Il était, si l'on nous permet cette comparaison, comme la mèche humide et aplatie d'une chandelle, qui, présentée à la flamme d'un grand flambeau, commence par fumer, pétille, crépite et se refuse à se laisser gagner ; mais à la fin elle s'allume et, bien ou mal, elle brûle. Don Abbondio se serait hautement accusé, il aurait versé des larmes de repentir, s'il n'eût songé à don Rodrigo ; toutefois il se montrait suffisamment ému pour que le cardinal eût à s'apercevoir que ses paroles n'avaient pas été sans effet.

— Maintenant, poursuivit-il, l'un est fugitif loin de sa maison, l'autre est sur le point de l'abandonner, tous deux trop payés pour ne pas s'en tenir à l'écart, sans aucune probabilité de pouvoir jamais se réunir ici, si tant est qu'il soit dans les desseins de Dieu qu'ils aient à se réunir un jour. Maintenant, hélas ! ils n'ont pas besoin de vous; malheureusement vous n'avez, dans le présent, aucune occasion de leur faire du bien ; et nos courtes prévisions n'en peuvent conjecturer aucune dans l'avenir. Mais qui sait si, dans son ineffable bonté, Dieu ne vous la prépare pas, cette occasion? Ah? ne la laissez pas échapper! cherchez-la, épiez-la ; priez-le qu'il la fasse surgir.

— Je n'y manquerai pas, Monseigneur ; je n'y manquerai certainement pas, répondit don Abbondio avec un accent qu'on sentait partir du cœur.

— Ah! oui, mon fils, oui, s'écria Federigo ; et, avec une dignité pleine d'une affectueuse émotion, il continua : Dieu sait combien j'aurais désiré avoir avec vous un tout autre

entretien. Nous avons, l'un et l'autre, déjà beaucoup vécu : et le ciel m'est témoin que je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, avoir à contrister vos cheveux blancs par des reproches. Combien j'aurai mieux aimé me consoler avec vous de nos soucis communs, de nos peines communes, en nous entretenant mutuellement de la céleste espérance à laquelle nous touchons déjà de si près. Dieu fasse que les paroles dont j'ai été forcé d'user avec vous puissent vous profiter ainsi qu'à moi. Faites qu'en ce jour redoutable, il n'ait pas à me demander compte de vous avoir maintenu dans des fonctions auxquelles vous avez si pitoyablement manqué. Réparons le temps perdu : le minuit est proche : l'Epoux ne peut tarder : tenons nos lampes allumées. Offrons à Dieu nos cœurs, nos cœurs pauvres et vides, afin qu'il daigne les remplir de cette charité qui rachète le passé, qui assure l'avenir, qui craint et espère, pleure et se réjouit avec sagesse ; qui, en quelque occasion que ce soit, inspire les vertus dont nous avons besoin. »

Cela dit, il se leva et don Abbondio le suivit.

Ici notre anonyme nous fait remarquer que ce colloque ne fut pas le seul qu'eurent ensemble ces deux personnages, et que Lucia ne fut pas le seul sujet de leurs entretiens ; mais qu'il s'est borné à relater celui-ci pour ne pas trop s'écarter de l'objet principal de son récit. C'est aussi, dit-il, pour le même motif qu'il s'est abstenu de faire mention de beaucoup d'autres choses importantes dites et faites par Federigo dans tout le cours de sa visite pastorale, et qu'il passe sous silence et ses largesses, et les dissensions qu'il apaisa, et les vieilles rancunes entre individus, entre familles, entre villages entiers, qu'il parvint à éteindre ou (ce qui était malheureusement le cas le plus fréquent) à assoupir, et les quelques bravaches ou tyranneaux qu'il convertit pour le restant de leur vie ou, tout au moins, pour quelque temps : toutes choses qui, plus ou moins, arrivaient toujours en quelque endroit du diocèse que cet excellent homme fixât momentanément son séjour.

Il raconte ensuite comme quoi, le matin suivant, dame Prassede vint, ainsi qu'il avait été convenu, pour prendre Lucia et présenter ses hommages au cardinal qui lui fit les éloges de la jeune fille et la lui recommanda très-chaudement.

Lucia se sépara de sa mère, je vous laisse à penser avec combien de larmes ; elle sortit de sa maisonnette et, pour la seconde fois, elle dit adieu à son pays avec ce sentiment de douleur doublement amère qu'on éprouve en s'éloignant d'un lieu où l'on avait exclusivement concentré toutes ses plus chères illusions, et où il n'est plus possible d'en conserver même l'ombre d'une seule. Mais le congé qu'elle prit de sa mère ne devait pas être le dernier, attendu que dame Prassede avait annoncé qu'on séjournerait encore quelques jours à sa villa, qui n'était qu'à une petite distance de leur village; si bien qu'Agnese promit à sa fille d'y aller pour lui donner et en recevoir un plus douloureux adieu.

Le cardinal était lui-même sur le point de partir pour se rendre à une autre paroisse, quand tout à coup le curé de celle où était situé le château de l'Innommé arriva et demanda à lui parler. Introduit auprès du cardinal, il lui présenta un group et une lettre de ce seigneur, par laquelle il priait Federigo de faire accepter à la mère de Lucia les cent écus d'or que contenait le group et qui pourraient servir de dot à la jeune fille ou à tel autre usage que l'une et l'autre jugeraient le meilleur. Il le priait en même temps de leur dire que, si jamais, n'importe en quelle occasion, elles pensaient qu'il pût leur rendre quelque service, la pauvre jeune fille ne connaissait que trop le lieu de sa demeure ; et que, quant à lui, il n'avait pas de plus grand désir et n'aurait pas de plus grand bonheur que de pouvoir leur être utile. Le cardinal fit aussitôt appeler Agnese, lui fit part de la commission qu'elle écouta avec autant de surprise que de joie, et lui présenta le rouleau que, sans beaucoup de façons, elle se laissa mettre dans la main. « Que Dieu le rende à ce seigneur, dit-elle, et que Votre Seigneurie Illustrissime l'en remercie mille fois de ma part. Mais qu'elle n'en dise rien à personne, car, dans ce pays nous avons affaire à de certaines gens..... Excusez-moi, voyez-vous ; je sais bien qu'un personnage comme vous ne va pas bavarder et répéter de pareilles choses ; mais.... vous me comprenez. »

Elle s'en retourna en droite ligne chez elle, s'enferma dans sa chambre, défit le rouleau et, bien qu'elle y fût préparée, elle resta émerveillée en voyant, tous en un tas et lui appartenant en toute propriété, une aussi grande quantité de sequins, dont elle n'avait peut-être jamais vu plus d'un à la fois, et encore pas souvent. Elle les compta, peina ensuite assez de temps à les remettre ensemble et à les faire tous tenir sur tranche, serrés les uns contre les autres ; car, à tout instant, ils faisaient le ventre et glissaient de ses doigts malhabiles. Etant finalement parvenue à refaire, tant bien que mal, un rouleau, elle le plaça dans une guenille, en fit un petit paquet ou plutôt un tapon qu'elle ficela bien soigneusement en tous sens avec un bout de cordon, et alla ensuite l'enfouir dans un coin de sa paillasse. Tout le reste de ce jour, elle le passa à s'alambiquer l'esprit, à former des projets pour l'avenir et à soupirer après le lendemain. Une fois couchée, elle demeura assez longtemps éveillée, ne pouvant détacher sa pensée de ces magnifiques cent écus qu'elle avait sous elle ; endormie, elle les vit en rêve. Dès la pointe du jour, elle se leva et se mit aussitôt en route vers la villa où se trouvait Lucia.

Celle-ci, de son côté, bien que cette grande répugnance qu'elle éprouvait à parler de son vœu n'eût en rien diminué, était toutefois résolue à se faire violence et à s'en ouvrir à sa mère dans cet entretien qui, pour longtemps, devait être regardé comme le dernier.

A peine purent-elles être seules, qu'Agnese, le visage tout animé et en baissant en même temps d'un air mystérieux la voix, comme s'il y avait eu quelqu'un dont elle craignît de se faire entendre, commença : « J'ai à te donner une grande nouvelle ; et elle continua en lui faisant le récit de l'aubaine inattendue qui lui était arrivée.

— Que Dieu bénisse ce seigneur, dit Lucia : vous aurez ainsi de quoi vivre un peu plus à l'aise, et vous pourrez même faire un peu de bien à quelqu'un.

— Comment ! répondit Agnese; ne vois-tu donc pas que de choses nous pouvons faire avec tant d'argent ? Écoute; moi, je n'ai au monde d'autre personne que toi, que vous deux, je puis dire ; car Renzo, du moment où il a commencé à te parler, je l'ai toujours regardé comme mon propre fils. Le tout est qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur, à voir qu'il ne donne pas signe de vie. Mais diantre ! faudra-t-il donc que la fatalité nous poursuive jusqu'au bout ? Espérons, espérons que non. Pour moi, j'aurai certainement été con-

tente de pouvoir laisser mes os dans mon pays; mais maintenant que tu ne peux plus y rester à cause de ce scélérat, et même rien qu'à penser de l'avoir là, si près de moi, ce brigand, j'ai pris mon pays en aversion : et puis, d'ailleurs, avec vous autres je serai bien partout. Déjà, depuis le moment où j'espérais vous voir mariés, j'étais décidée à vous suivre, fût-ce même au bout du monde; et je n'ai jamais changé d'avis; mais, sans argent, comment faire? Comprends-tu maintenant? Ces quatre sous que ce pauvre garçon avait mis de côté à si grande peine et avec tant d'économie, la justice est venue et elle a fait place nette; mais, en compensation, c'est à nous que le Seigneur envoie la fortune. Ainsi donc, quand il aura trouvé le moyen de faire savoir s'il est vivant, et où il est, et quelles sont ses intentions, j'irai te chercher moi-même à Milan; moi-même, j'irai te chercher. Il fut un temps où j'y aurais regardé à deux fois; mais les adversités vous donnent de l'aplomb et de l'expérience. J'ai été jusqu'à Monza, et je sais ce que c'est que de voyager. Je prends avec moi un homme capable, un parent, comme qui dirait Alessio de Maggianico; car, à franchement parler, chez nous, dans notre village, un homme capable, on serait bien en peine de le trouver: je fais donc avec lui le voyage de Milan : il va sans dire que c'est nous qui payons les frais du voyage; et..... comprends-tu?

Mais s'apercevant qu'au lieu de s'animer, Lucia s'attristait de plus en plus et ne témoignait qu'une tendresse sans joie, elle interrompit son discours et dit : Mais qu'as-tu donc? n'es-tu pas de mon avis?

— Ma pauvre mère! s'exclama Lucia en lui jetant un bras autour du cou et en penchant sur son sein son visage baigné de larmes.

—Qu'as-tu? lui demanda de nouveau sa mère en proie à la plus vive anxiété.

— J'aurais dû vous le dire plus tôt, dit Lucia en relevant le visage et en prenant une expression plus calme; mais je n'en ai pas eu le cœur : pardonnez-moi.

— Mais parle donc.

— Je ne puis plus être la femme de ce pauvre garçon!

— Comment? Comment?

— Lucia, la tête baissée, la poitrine haletante, versant

des larmes, mais sans se lamenter, comme quelqu'un qui raconte une chose qui, fût-elle même le plus grand des malheurs, est immuable, fit la révélation de son vœu; et, en joignant en même temps les deux mains, elle demanda de nouveau pardon à sa mère de lui en avoir fait jusqu'alors un mystère. Elle la pria ensuite de n'en parler à personne au monde et de lui venir en aide pour lui faciliter les moyens de remplir ce qu'elle avait promis.

Agnese était restée stupéfaite et consternée. Elle voulait s'indigner du silence que sa fille avait gardé envers elle; mais les graves préoccupations de la circonstance étouffaient son courroux; elle voulait lui faire des reproches sur une aussi grave imprudence, mais il lui semblait que ce serait vouloir s'en prendre au ciel; d'autant plus que Lucia lui dépeignait de nouveau et sous des couleurs plus vives que jamais cette effroyable nuit et le profond désespoir et le salut si inespéré entre lesquels sa promesse avait été faite d'une manière si expresse, si solennelle. Et pendant qu'Agnese restait à écouter ce douloureux récit, il lui revenait aussi en mémoire tels exemples qu'elle avait plusieurs fois entendu raconter, qu'elle même avait racontés à sa fille, de châtiments étranges et terribles advenus en suite de la violation de quelque vœu. Après être ainsi restée quelque temps interdite, elle demanda à Lucia : « Et maintenant que vas-tu faire? »

— Maintenant, répondit celle-ci, c'est au Seigneur à y penser; au Seigneur et à la sainte Vierge. Je me suis mise dans leurs mains : ils ne m'ont pas abandonnée jusqu'ici; ils ne m'abandonneront pas maintenant que..... La grâce que je demande pour moi au Seigneur, la seule grâce, après le salut de mon âme, c'est qu'il me fasse retourner auprès de vous : et il me l'accordera; oui, il me l'accordera. Ce jour affreux..... dans cette voiture..... Ah? très-sainte Vierge!..... Ces hommes!..... qui m'aurait dit qu'ils me conduisaient chez celui qui devait, le lendemain, me faire retrouver avec vous!

— Mais n'en pas parler tout de suite à ta mère? dit Agnese avec un certain ressentiment tempéré par la tendresse et par la compassion.

— Pardonnez-moi; je ne m'en sentais pas le courage.....

Et, d'ailleurs, à quoi aurait servi de vous affliger quelques jours plus tôt?

— Et Renzo? dit Agnese en hochant la tête.

— Ah! s'écria Lucia, prise d'un subit tressaillement; je ne dois plus penser à ce pauvre malheureux. Bien certainement il n'était pas dans les décrets de Dieu..... Voyez comme il semble qu'il ait voulu vraiment nous tenir séparés. Et qui sait?.... mais non, non : le Seigneur l'aura préservé des dangers, et il le rendra peut-être plus heureux sans moi.

— Mais, en attendant, reprit Agnese, si ce n'était que tu t'es liée pour toujours, en mettant qu'il ne lui soit arrivé aucun malheur, moi, avec cet argent, j'avais trouvé remède à tout le reste.

— Mais, cet argent, répliqua Lucia, nous serait-il jamais venu si je n'avais pas passé cette horrible nuit?..... C'est Dieu qui a voulu que les choses suivissent le cours qu'elles ont suivi : que sa volonté soit faite. » Et sa voix s'éteignit dans les larmes.

A cet argument inattendu, Agnese resta pensive. Après quelques instants, Lucia, comprimant ses sanglots, reprit : « Maintenant que la chose est faite, il faut s'y résigner de bon cœur; et vous, ma pauvre mère, vous pouvez me venir en aide, d'abord en priant le Seigneur pour votre pauvre fille; et ensuite..... il faut bien que ce pauvre malheureux sache ce qu'il en est. Pensez-y vous-même; faites-moi encore cette charité; car vous, il ne vous est pas défendu d'y penser. Quand vous saurez où il est, faites-lui écrire, trouvez un homme... Justement votre cousin Alessio qui est un homme dévoué et charitable, qui a été bon pour nous et qui n'ira pas bavarder : priez-le de lui écrire la chose comme elle est, dans quelle situation je me suis trouvée, combien j'ai souffert, et que Dieu l'a voulu ainsi, et qu'il mette son cœur en paix, et que je ne puis, que je ne pourrai jamais être la femme de qui que ce soit. Et lui dire la chose avec tous les ménagements nécessaires, et bien lui faire comprendre que j'ai promis, que j'ai positivement fait un vœu..... Quand il saura que j'ai promis à la Sainte Vierge... il a toujours eu de bons sentiments..... Et vous, la première fois que vous aurez de ses nouvelles, faites-moi écrire, faites-moi savoir qu'il se porte bien; et ensuite..... ne me faites plus rien savoir.

Agnese, tout attendrie, assura sa fille que tout serait fait selon ses désirs.

— Je voudrais aussi vous dire une autre chose, reprit celle-ci. Ce pauvre garçon, s'il n'avait pas eu le malheur de penser à moi, il ne lui serait pas arrivé tout ce qui lui est arrivé. Le voilà aujourd'hui errant par le monde; on lui a brisé sa carrière, on lui a pris tout ce qu'il avait, ces quelques épargnes qu'il avait faites, le pauvre malheureux! vous savez pourquoi..... Et nous avons tant d'argent! Oh! ma bonne mère! puisque le Seigneur nous a envoyé tout ce bien, et que ce pauvre enfant, vous le considériez vraiment comme vôtre..... oui, comme votre propre fils, oh! partagez par moitié avec lui; car, pour sûr, Dieu ne nous abandonnera pas. Tâchez de trouver une occasion, un homme à qui vous puissiez vous fier, et envoyez-lui sa part : qui sait combien il en a besoin!

— Eh bien! veux-tu que je te le dise? répondit Agnese : oui, je le ferai, foi d'honnête femme. Pauvre jeune homme! Pourquoi penses-tu que je fusse si contente de cet argent? Eh! oui..... moi, j'étais vraiment venue ici toute contente. Enfin : je le lui enverrai; pauvre jeune homme! Mais lui, avec tout cela..... je sais ce que je veux dire; assurément l'argent fait plaisir à qui en a besoin; mais ce ne sera pas cet argent-là qui le fera beaucoup engraisser. »

Lucia rendit grâces à sa mère de cette prompte et libérale condescendance avec une gratitude, avec une effusion à faire penser, à qui l'aurait observée, que son cœur était encore avec Renzo peut-être plus qu'elle ne le croyait elle-même.

« Et, sans toi, que ferai-je, moi, pauvre femme? dit Agnese en pleurant à son tour.

— Et moi sans vous, ma pauvre mère? et chez des étrangers? et là-bas, dans ce Milan..... Mais le Seigneur sera avec toutes deux; et puis il permettra que nous puissions nous réunir. Dans huit ou neuf mois nous nous reverrons ici; et d'ici là, et même avant, j'espère, il aura arrangé les choses pour notre consolation. Laissons-lui-en le soin. Je la demanderai à la Sainte Vierge, cette grâce : oui, sans cesse,

sans cesse je la lui demanderai ; et, si j'avais encore quelque chose à lui offrir, je le ferais ; mais elle est si miséricordieuse qu'elle me la fera obtenir en don. »

Après ces discours et beaucoup d'autres à peu près semblables, et après avoir échangé bien des fois des paroles de condoléance et d'encouragement, de regret et de résignation, ainsi que des recommandations et des assurances au sujet du secret, au milieu de beaucoup de larmes et après de longs embrassements répétés, les deux femmes se séparèrent en se promettant l'une à l'autre de se revoir l'automne suivant au plus tard ; comme s'il avait dû ne dépendre que de leur volonté de tenir cette promesse, et ainsi que cela se pratique pourtant toujours en de semblables circonstances.

Cependant il commença à se passer beaucoup de temps sans qu'Agnese pût rien savoir de ce que Renzo était devenu. Il ne venait de lui ni lettres, ni personne chargé d'aucun message verbal : de tous les gens du village ou des environs à qui elle en put demander des nouvelles, aucun ne pouvait lui en apprendre plus qu'elle n'en savait elle-même.

Et elle n'était pas la seule qui fît en vain ces recherches.

Le cardinal Federigo, qui n'avait pas dit pour la forme aux deux pauvres femmes qu'il s'occuperait de prendre des informations sur le pauvre jeune homme, avait effectivement écrit aussitôt pour en obtenir. Revenu ensuite à Milan de sa visite diocésaine, il avait reçu une réponse où on lui disait qu'il n'avait pas été possible de découvrir l'adresse de l'individu en question ; qu'on savait bien qu'il avait séjourné quelque temps dans tel pays, où personne n'avait rien eu à dire sur son compte ; mais qu'un beau matin il avait disparu à l'improviste ; qu'un sien parent, qui lui avait donné asile, ne savait absolument rien sur ce qu'il était devenu et ne pouvait que répéter certains bruits en l'air et contradictoires qui couraient, à savoir, que le jeune homme s'était enrôlé pour le Levant, qu'il était passé en Allemagne, qu'il avait péri en traversant le gué d'une rivière ; qu'au reste on ne manquerait pas de se tenir informé, si jamais il venait à se produire quelque nouvelle plus fondée, pour en instruire aussitôt Sa Seigneurie Illustrissime et Révérendissime.

Plus tard, ces bruits et d'autres analogues se répandirent aussi dans le territoire de Lecco et arrivèrent, par conséquent, aux oreilles d'Agnese. La pauvre femme faisait tout son possible pour vérifier toutes ces rumeurs, pour remonter à la source de celle-ci et de celle-là; mais elle ne parvenait jamais à trouver rien de plus que le banal *on dit* qui pourtant aujourd'hui encore suffit à lui seul pour attester tant de choses. Parfois, à peine venait-on de lui rapporter une de ces nouvelles, qu'une autre personne arrivait et lui disait qu'il n'y avait absolument rien de vrai, que ce n'était qu'un faux bruit ; mais c'était pour lui donner, en échange, une autre nouvelle tout aussi étrange ou tout aussi sinistre. Toutes ces nouvelles n'étaient, en définitive, que des contes : voici le fait.

Le gouverneur de Milan et lieutenant général en Italie, don Gonzalo Fernandez de Cordova, s'était beaucoup plaint au seigneur résident de Venise à Milan de ce qu'un brigand, un malfaiteur, un fauteur de meurtre et de pillage, le fameux Lorenzo Tramaglino, qui, entre les mains mêmes de la justice, avait excité une émeute pour échapper à la force publique, fût accueilli et toléré sur le territoire bergamasque. Le résident avait répondu qu'il n'en savait rien; qu'il en écrirait à Venise pour pouvoir donner à Son Excellence les explications que la circonstance comportait.

On avait pour principe, à Venise, de seconder et d'encourager la tendance qu'avaient les ouvriers en soie milanais à émigrer sur le territoire bergamasque, et de faire, par conséquent, en sorte qu'ils y trouvassent beaucoup d'avantages et, par-dessus tout, celui sans lequel les autres ne sont rien, la sûreté, Toutefois, comme les petits doivent toujours, tant peu que ce soit, payer les frais des disputes des grands, Bortolo fut averti en confidence, on ne sait par qui, que Renzo n'était pas bien dans ce pays, et qu'il ferait sagement de se placer dans quelque autre fabrique, en changeant même de nom pendant quelque temps. Bortolo comprit ce que cela voulait dire, jugea inutile de faire des objections, expliqua la chose au cousin, l'emmena avec lui dans une petite voiture, le conduisit dans une autre filature qui venait de s'ouvrir depuis peu, distante de celle-ci d'environ quinze milles, et le présenta, sous le nom d'Antonio Rivolta, au

patron, natif lui aussi de l'état de Milan, et qui était de ses anciennes connaissances. Celui-ci, bien que les temps fussent difficiles, ne se fit pas prier pour accepter un ouvrier qui lui était recommandé comme honnête et habile par un galant homme intelligent. A l'épreuve, il n'eut ensuite qu'à se louer de l'acquisition; sauf que, dans les premiers temps, il lui avait semblé que le jeune homme devait être un peu étourdi de sa nature, attendu que, lorsqu'on l'appelait Antonio, le plus souvent il ne répondait pas.

Peu de temps après, un ordre vint de Venise, en style très-anodin, au capitaine de Bergame, de prendre et de donner information si dans le ressort de sa juridiction, et précisément dans tel village, se trouvait un tel individu. Le capitaine, après avoir fait ses diligences de la manière dont il avait compris qu'on les désirait, transmit la réponse négative qui fut adressée au résident à Milan pour qu'il la communiquât à don Gonzalo Fernandez de Cordova.

Les curieux, d'autre part, ne manquèrent pas qui voulaient savoir de Bortolo pourquoi ce jeune homme n'était plus là, et où il était allé. A la première demande, celui-ci répondait : Mais ! il a disparu. Pour se débarrasser ensuite des plus tenaces, sans leur rien laisser soupçonner de ce qui était en réalité, il avait imaginé de leur mettre dans la main, à qui l'une et à qui l'autre des nouvelles que nous avons rapportées ci-dessus : il les leur donnait toutefois comme choses incertaines, qu'il avait lui-même ouï raconter, sans en avoir aucune certitude positive.

Mais quand la demande lui fut faite de la part du cardinal, sans le nommer, et avec une certaine affectation d'importance et de mystère, en laissant entendre que c'était de la part d'un grand personnage, Bortolo n'en prit que plus d'ombrage et jugea d'autant plus prudent de s'en tenir à son système de réponses. Bien plus, s'agissant d'un haut personnage, il donna, toutes à la fois, les différentes nouvelles qu'il avait fabriquées une à une dans ces diverses occurrences.

Qu'on n'aille pas croire toutefois que don Gonzalo, un seigneur de cette taille, en voulût personnellement à un pauvre diable d'ouvrier montagnard ; et qu'informé peut-être de l'irrévérence qu'il avait montrée et des mauvais

propos qu'il avait tenus à l'égard de son roi maure enchaîné par le cou, il voulût en tirer vengeance; ou bien qu'il le regardât comme un sujet tellement dangereux qu'il fût nécessaire de le poursuivre même dans sa fuite, de ne pas le laisser vivre même au loin, comme le Sénat romain avec Annibal. Don Gonzalo avait de trop nombreuses et trop importantes affaires dans la tête pour prendre souci des faits et gestes de Renzo ; et, s'il parut en prendre, cela vint d'un concours singulier de circonstances par suite desquelles le pauvre diable, sans le vouloir et sans le savoir ni alors ni jamais, se trouva, par un fil très-délié et invisible, attaché à ces trop nombreuses et trop importantes affaires.